

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 48, Number 1, 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1104072ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1104072ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Parizeau, G. (1980). Pages de journal. *Assurances*, 48(1), 100–109.
<https://doi.org/10.7202/1104072ar>

Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU

25 février 1979

Alain Decaux entre à l'Académie française. « Il n'avait pourtant pas démérité », note un commentateur de la radio, mi-figue, mi-raisin.

100

Decaux a une extraordinaire présence à la télévision. Sans être aussi sûr de lui, aussi tranchant que le professeur Guillemin, il a un sens de la mise en scène, une diction qui rendent ses textes très vivants.

Germaine me signale comme Guillemin a eu une influence sur certains de nos interviewers ou animateurs à Radio-Canada. Ainsi, pour ***. C'est vrai, mais avec lui on est à un niveau moins élevé. L'assurance, l'art d'affirmer, le ton un peu agaçant, tout y est, mais...



Voici un autre exemple assez lamentable de l'opposition des gouvernements fédéral et provinciaux. Un ministre fédéral a rendez-vous avec son homologue provincial. Chacun vient dans l'avion de son gouvernement, qui se pose sur une piste attenant à l'aérogare. On permet à l'automobile du ministre fédéral de se ranger à côté de l'avion; mais on refuse l'accès de la piste au chauffeur du ministre provincial. Pourquoi? Le ministre fédéral est chez lui puisque Mirabel relève de son gouvernement. L'homologue n'est pas un intrus, mais il n'est pas chez lui. On aurait permis l'accès de la piste à un visiteur étranger de marque; on le refuse à un représentant d'un gouvernement canadien, mais d'importance secondaire. Cela correspond à la notion de seconde zone que John A. Macdonald a voulue, même si George-Étienne Cartier l'a combattue, un peu mollement au début peut-être, mais assez efficacement malgré tout. À Londres en 1866, John A. Macdonald était prêt à rétrécir le champ d'action des provinces. Cartier réagit en force à ce moment-là car il avait donné sa parole qu'aucune modification ne serait apportée au texte sur lequel le Canada-Uni s'était prononcé.

Tout cela est malheureux, mais hélas! ne s'oublie pas. Le ministre des transports n'y est pour rien. Il s'agit sans doute d'une maladresse de ses services. Autrement, ce serait vraiment trop bête de la part de

deux êtres politiques intelligents. Car le ministre et son collègue des transports le sont.



Tout à l'heure, chez le marchand de fruits, Germaine tâta les citrons du pouce et de l'index. Pourquoi me suis-je rappelé qu'un jour elle m'avait demandé de lui rapporter un de ces melons connus à l'étranger sous le nom de *Montreal Melons*? On les produisait à l'époque dans le quartier de Notre-Dame-de-Grâce, face au soleil levant puis, plus tard, dans ces fermes qui longeaient le boulevard Décarie, à une époque où elles étaient en pleine prospérité, sous l'habile direction de paysans assez frustes, mais qui savaient tirer le maximum de leurs terres en attendant que, loties, elles leur laissent des dollars abondants et des loisirs difficiles à occuper.

101

Comme je palpais le melon avec un peu d'insistance, suivant la recommandation de G.B.P., le marchand me dit d'un ton rogue: « Monsieur, ils *sont* bien mûrs, mais ils ne le resteront pas longtemps si vous continuez à les traiter ainsi. » Je compris sans plus d'insistance que si ma femme avait raison de vouloir qu'on vérifiât la qualité, le marchand n'avait pas tort d'empêcher les pressions trop répétées sur une pulpe délicate.



27 février

Je reprends mes travaux sur Viger. J'ai relu mon premier chapitre. J'en suis désappointé. Une deuxième lecture me console un peu; il suffira, je pense, d'enlever quelques scories, en n'oubliant pas que, bien rarement, j'ai pu écrire un texte sans le corriger, sans le reprendre ou sans y faire plusieurs changements avant qu'il ne me paraisse au point.

J'admire ceux qui, comme ***, parviennent à donner une forme à peu près définitive à leur pensée.



Dans l'arrière-pays de Nice et de l'Estérel, il y a de nombreux villages dont les églises sont desservies par un prêtre itinérant. Ainsi, trente prêtres veillent sur quatre pour cent de la population répartie dans de petits centres isolés les uns des autres, auxquels on accède par des routes étroites et zigzagantes, extrêmement pittoresques. Depuis

vingt ans, ces villages se sont vidés de leur population soit à la faveur de la guerre qui l'a décimée comme au Peillon, soit à cause des difficultés de l'agriculture, dans un territoire froid ou stérile. On les a désertés pour la côte où l'on se réfugie quand on a un peu d'argent ou quand on est attiré par des cultures plus faciles ou plus rentables, comme celle des fleurs ou des primeurs.



102

Certains de ces curés ont vraiment une personnalité intéressante, tel celui de Lucéram. En outre de s'occuper de sa paroisse, il est attaché à un hôpital psychiatrique de Nice. Un autre est pompier et secouriste avec tous les diplômes; un autre est sculpteur sur pierre et travaille à la réfection de chapelles abandonnées. Un autre est secrétaire de la coopérative focale. Enfin, un dernier est coureur cycliste. Il est suivi par ses ouailles dans des *sprints* auxquels son occupation donne lieu sur les grandes routes de France et de Navarre.

Ainsi, ils se rapprochent de leurs gens et plus peut-être que ne pourraient le faire sermons, prières en commun et pénitences, parce qu'ils rendent service à la communauté.



28 février

Malgré certaines protestations, je rentre au Canada pour huit jours. Je veux présider la réunion du Conseil de Sodarcam, voir un peu ce qui se passe dans le domaine des assurances afin de pouvoir réfléchir à mon discours de fin d'année en connaissance des faits et des choses. Je voudrais surtout voir ce qui s'est produit dans l'assurance directe, tellement secouée par l'étatisation partielle de l'assurance automobile et par la concurrence. Je sais que je n'aurai guère que les résultats définitifs de janvier et une idée approximative de ceux de février, mais cela suffira pour m'indiquer la tendance.

Je veux aussi donner le bon à tirer pour le numéro d'avril d'*Assurances*, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur certains articles. Je les ai inspirés et j'en ai préparé la composition avant mon départ, mais j'aimerais savoir ce qu'on en a fait en mon absence. Et puis, il y a ma feuille d'impôt que j'aimerais signer avant la fin d'avril.



Lu dans *Nice Matin* que, dans l'Annuaire des P.T.T., on a classé la délégation du Québec à Paris parmi les ambassades. Celle du Canada aurait déclaré qu'il n'y avait pas là matière à incident. C'est une gaffe mineure, mais qui souligne soit qu'au P.T.T. on ne comprend rien à la querelle qui oppose Ottawa et Québec, soit qu'un ami (du Québec) ait fait l'erreur sciemment.

Toutes ces querelles sont puérides; celles du drapeau comme celles des réunions de la francophonie au cours desquelles deux groupes se livrent une lutte qui ne remonte pas les deux parties dans l'estime de ceux qui veulent envisager la situation froidement.

103

Dans son article de *l'Express*, Olivier Todd est dur pour Raymond Barre et pour son voyage au Canada, prévu longtemps à l'avance et qui a lieu malgré la situation tendue en France. Il aurait dû rester sur la brèche, a-t-il dit, à un moment où tout va mal. Mais quand les choses vont-elles bien? Je ne me rappelle pas avoir constaté autre chose depuis dix ans que des critiques amères, dures contre ces équipes qui se sont succédé au gouvernement depuis le groupe de Gaulle jusqu'à celui de Georges Pompidou et de Giscard d'Estaing.

M. Barre ne semble pas pouvoir faire pénétrer ses idées chez son auditoire. « Quand va-t-il cesser de s'adresser aux bonnes gens comme il le ferait à des élèves de sciences politiques », écrit Todd. Cela serait grave si M. Barre ne donnait pas l'impression d'un calme, d'une sérénité qui en imposent même à ceux qui cherchent à l'étriller. Il donne une impression de solidité dans cette société amère qui affirme que tout va bien mal dans le pire des mondes. Il faut dire que la radio et la télévision, ainsi que les journaux, font admirablement leur travail critique. Tous les jours, ils vont répétant que tout va de travers. Et petit à petit, ils convainquent que rien ne va plus dans ce monde où nous vivons. Ils entretiennent un climat de morosité, d'inquiétude, de critique malsaine parce que, trop souvent, leurs affirmations reposent sur des faits mal contrôlés.

Il faut dire que bien des choses poussent au pessimisme. Les Chinois qui engagent la lutte contre les Vietnamiens, après les avoir aidés à combattre les Américains. Ceux-ci qui reçoivent maintenant à bras ouverts la délégation chinoise en espérant vendre à la Chine des produits qui remettront certaines industries en marche. M. Carter, qui

essuie rebuffade sur rebuffade en Iran, au Mexique, au Proche-Orient. MM. Sadate et Begin, titulaires du prix Nobel de la Paix, qui font beaucoup pour ne pas s'entendre.

Je m'arrête là en pensant avec le général***, avec qui nous déjeunions hier que, pour garder une certaine sérénité, il faut rejeter la propagande insidieuse de la radio-télévision. À noter que celle-ci est en grève de sympathie en ce moment et que, fort heureusement pour moi, elle donne le service minimum.

104



Avec Jean Homet, ballade du côté du col de Vence un jour et à Pégomas, derrière Cannes, trois jours plus tard. Splendeur du paysage dans le premier cas: éclat des mimosas en fleurs dans l'autre. Quel spectacle extraordinaire présentent ces pans de montagne couverts d'arbres ou d'arbustes en fleurs, qui prennent des teintes d'or sous le soleil ! Et ces amandiers qui, malgré la mauvaise saison, commencent à fleurir: symphonie délicate de blanc et de rose.



En ce moment la presse française est déchaînée contre Jimmy Carter qui accumule les échecs, en face d'une Russie qui avance ses pions avec une grande sûreté. Carter, lui, donne l'impression d'un homme excellent et pieux sans doute, mais qui va d'erreur en erreur, de faiblesse en faiblesse... Le *Figaro* de samedi dernier a été particulièrement dur pour lui, comme aussi Jean d'Ormesson, quoi qu'il l'ait fait avec plus de modération que ses collègues. Ce qui a convaincu l'ambassadeur américain d'intervenir en donnant une entrevue à un journaliste français. Ses arguments sont un peu faibles. On le sent embarrassé devant cette levée de boucliers à un moment assez critique pour l'influence américaine dans le monde.

N'est-on pas en train de montrer bien peu d'intérêt à l'amitié des États-Unis, a demandé un journaliste? Mais n'est-ce pas dangereux de s'y fier en ce moment, quand on considère la volte-face en Iran et en Chine et la pénible comédie à laquelle se livrent Sadate et Begin, face au président Carter dont les menaces voilées ne font changer d'avis ni les Arabes, ni les Israéliens malgré l'énorme force que représentent les États-Unis? On dirait que chacun se dit: « Ils n'oseront pas par crainte de l'intervention des Russes ». Et c'est ainsi que s'établit une opposition

entre les uns et les autres qui souvent annule leurs exigences et leur emprise sur le monde.



Montréal, 3 mars

Au musée d'art contemporain, j'ai vu cet après-midi deux expositions bien différentes: la collection Borduas ¹ et des portraits de Louise Gadbois, deux peintres qui ont produit l'aspect le plus caractéristique de leur œuvre à peu près vers la même époque. L'un est parti de la peinture figurative pour arriver à la non figurative la plus étrangère à sa première manière qu'on puisse imaginer. Son évolution date justement de l'époque où, avec quelques autres de ses amis dont Riopelle, Marcelle Ferron et Claude Gauvreau, il écrivit *Refus global*. Louise Gadbois, elle, n'est pas allée aussi loin que Borduas; elle a joué un rôle plus modeste et bien différent dans le monde de la peinture à Montréal. Elle a subi l'influence de deux hommes, Cézanne et le père Couturier, nous dit-elle. Après un carême prêché à New-York, vers 1942, je crois, celui-ci était venu se réfugier à Montréal chez ses amis les Dominicains. Louise Gadbois et d'autres peintres ont alors subi son ascendant, qui a marqué un tournant de la peinture chez la plupart de nos artistes, même si certains comme Borduas ont rejeté toutes les règles que le directeur de l'École des Beaux-Arts voulait encore garder à cette époque. Ne prononcez pas ici le nom de Cézanne, aurait dit ce dernier à Louise Gadbois, qui en fut horrifiée.

105

Louise Gadbois et Borduas étaient des amis très chers de mon frère. Marcel aurait été heureux de voir que, dans ce musée d'art contemporain, on avait réuni leurs œuvres dans deux pièces attenantes, rappelant ainsi l'amitié qui les liait.



10 mars

Elle et lui ont vingt ans. Elle parle de ses études, des grands problèmes de l'heure; lui la regarde et lui répond: « Tu es belle! » Elle le trouve sot tout à coup. Il ne l'est pas, il est amoureux.

¹Mise à la disposition du musée d'art contemporain de Montréal par le gouvernement fédéral, à qui elle appartient toutefois, me dit mon ami Lucien Bélaïr venu prendre un verre dans notre appartement de Westmount. Il est au courant des tractations qui ont amené la succession Borduas à vendre sa collection au gouvernement fédéral pour quelque quatre cent mille dollars, si je comprends bien. Voulant faire un geste de bonne volonté, le gouvernement fédéral a cru bon de mettre les peintures à la disposition du musée provincial de Montréal, tout en en gardant la propriété.

Petite histoire de tous les temps ? Assurément, mais qui prend un aspect nouveau depuis que les filles sont côte à côte avec les garçons à l'Université. Elle se passionne pour les pandectes et ^{ils} lois qui leur ont succédé. Mais lui aime cette jolie fille qui, pour le moment, pense à bien d'autres choses.



106 Avant mon départ pour Nice, j'ai entendu à la télévision ***, chef syndical qui, à certains moments, fonce sur l'obstacle comme le taureau devant qui on agite une étoffe rouge. Il est calme, puis sarcastique, puis violent. Il n'a pas toujours tort dans ses attaques contre le capitalisme, sa bête noire. Il vitupère, affirme, accuse, dénonce; sa violence même lui nuit car il dépasse les bornes presque aussitôt, et alors il ne convainc que de son exagération. Il est intelligent et non sans charme, mais il devient facilement grossier.

Je ne parle pas de Georges Marchais, mais de M. C.



A Nice, des jeunes filles chantent du chant grégorien qu'elles ont intitulé: « Monodies liturgiques occidentales et polyphonies primitives ». Le concert a lieu dans une église ancienne, qui se trouve dans la vieille ville. On l'appelle chapelle-musée Sainte-Croix. Chapelle dite également des Pénitents Blancs, elle n'ouvre ses portes qu'à certaines occasions comme celle-ci. Et c'est dommage, car elle est belle, même si les fresques sont abîmées par l'humidité.

Comme est prenante cette musique très simple, rendue par des jeunes femmes à la voix pure et sachant faire valoir les chants venus d'une lointaine époque ! Dans les couvents d'hommes ou de femmes, on chantait le Christ et l'histoire de Son Eglise dans un style où sont également belles la langue et l'harmonie.

Heureuse époque !



Vu à la télévision un film sur l'abbaye de Solesme, calme, sereine, où l'on conserve la tradition des premiers chants de l'Eglise.

Dans certains aspects de l'architecture de l'abbaye, j'ai retrouvé l'inspiration de Dom Bellot à Magog, dans ce monastère bâti par les

moines, face au lac Memphremagog. Il est dans l'esprit de ces couvents qui ont couvert l'Europe de l'ouest après que saint Benoît eût donné à ses moines une règle et un esprit propres.



Au cours de mon séjour à Montréal, je suis allé voir, au Musée des Beaux-Arts, une exposition des œuvres de Joseph Légaré, réunies par les soins de John R. Porter. Dans une notice explicative, celui-ci a noté comment Légaré est devenu peintre. Si la langue est faible parfois, le texte est intéressant:

107

« Joseph Légaré était né à Québec le 10 mars 1795 dans un milieu social modeste. Il était le fils aîné d'un cordonnier, plus tard devenu marchand,....., et d'une mère analphabète. Nous savons qu'il étudia durant trois ans au séminaire de Québec, divers documents attestant sa présence en classe de sixième en 1810-11. N'ayant obtenu jusque-là que des résultats médiocres, il mit vraisemblablement fin à ses études à l'été de 1811. L'année suivante, il commença l'apprentissage du métier de peintre et de vitrier. Celui-ci consistait à peindre des voitures, des enseignes et des appartements, à effectuer des travaux de dorure et occasionnellement à restaurer des tableaux. C'est sans doute grâce à cette dernière facette que Légaré fut appelé à restaurer certaines toiles de la collection Desjardins à partir de 1817.

« L'histoire de cette collection célèbre commença avec la suppression des ordres monastiques de la révolution française. Plusieurs tableaux furent alors saisis par l'Etat entre 1793 et 1795 pour ensuite séjourner dans divers dépôts. En 1803, l'abbé Philippe Jean-Louis Desjardins (1753-1833) put acquérir à bon compte plus d'une centaine de ces tableaux. Désirant en faire bénéficier les églises du Bas-Canada où il avait séjourné de 1793 à 1802, il ne parvint à les y expédier qu'en 1816. Son premier envoi arriva à Québec via les Etats-Unis au printemps de 1817. Il devait être suivi d'un second en 1820. Après avoir été déballées, montées et parfois restaurées, les toiles provenant de l'abbé Desjardins furent exposées et mises en vente à l'Hôtel-Dieu à partir de 1817.

« L'arrivée de la collection Desjardins à Québec marqua un net tournant dans la jeune carrière de Légaré. C'est en effet comme maître-peintre et non plus comme peintre et vitrier qu'il engagea

Antoine Plamondon (1804-1895) à titre d'apprenti en 1819. À cette époque, Légaré commençait à travailler à de grandes copies de tableaux, dont plusieurs provenaient de la collection Desjardins. »

Légaré a une œuvre inégale. J'ai aimé quelques-unes de ses toiles comme ce portrait qu'il a fait de lady Aylmer en 1835, alors que son mari était gouverneur général du Canada et qu'il était aux prises avec la Chambre basse. Lady Aylmer a laissé des mémoires parus sous le nom de *Canadian Recollections*, qu'a illustrés le colonel Cockburn.

108

Au siècle suivant, l'archiviste provincial a reproduit, dans un de ses rapports, un certain nombre de lettres envoyées par lady Aylmer à ses amies de Londres. Ces lettres sont pleines d'intérêt pour celui qui s'intéresse au Canada de cette époque. J'en ai cité quelques extraits dans mon livre sur Denis-Benjamin Viger, pour montrer l'amitié qui était née entre la supérieure des Ursulines et la grande dame anglaise.



15 mars

À un moment donné, je grimace, devant mère Maria Bossina qui trouve que je n'accorde pas suffisamment d'attention à ses propos. « Ne prends pas cet air-là, dit-elle, tu ressembles à *** souriant ! » Je crois comprendre que ce n'est pas flatteur. Il faut dire que celui-ci n'a jamais su sourire. Quand il s'y efforce, il a un certain rictus qui étonne plus qu'il ne plaît. Mais, sourire n'est pas donné à tout le monde. Dans notre famille, il y avait ce qu'on appelait le sourire de grand-mère, affectueux, aimable, indulgent. Germaine en a hérité, comme Michel l'a eu jusqu'à la dernière minute et comme Robert l'a tout naturellement. C'est le côté Biron de la famille qu'ils ont retenu plutôt que l'aspect Parizeau, plus sévère. Le rire n'est pas inconnu aux Parizeau, mais ils ont plus difficilement l'abord aimable qui constituait le charme bironien, comme je disais parfois en me moquant, tout en l'appréciant.



Félicité-Robert de Lamennais est l'auteur d'une version de *L'Imitation de Jésus-Christ* dont le chapitre 2 se lit partiellement ainsi, sous le titre « Avoir d'humbles sentiments de soi-même » :

1. Tout homme désire naturellement de savoir; mais la science sans la crainte de Dieu, que vaut-elle ?

Un humble paysan qui sert Dieu est certainement fort au-dessus du philosophe superbe qui, se négligeant lui-même, considère le cours des astres.

Celui qui se connaît bien se méprise, et ne se plaît point aux louanges des hommes.

Quand j'aurais toute la science du monde, si je n'ai pas la charité, à quoi cela me servirait-il devant Dieu, qui me jugera sur mes œuvres?

2. Modérez le désir trop vif de savoir; on ne trouvera là qu'une grande dissipation et une grande illusion.

109

Les savants sont bien aises de paraître et de passer pour habiles.

Il y a beaucoup de choses qu'il importe peu ou qu'il n'importe point à l'âme de connaître; et celui-là est bien insensé qui s'occupe d'autre chose que de ce qui intéresse son salut.

La multitude des paroles ne rassasie point l'âme; mais une vie sainte rafraîchit l'esprit et une conscience pure donne une grande confiance près de Dieu.

3. Plus et mieux vous savez, plus vous serez sévèrement jugé, si vous n'en vivez pas plus saintement.

Quelque art et quelque science que vous possédiez, n'en tirez donc point de vanité; craignez plutôt à cause des lumières qui vous ont été données.

Si vous croyez beaucoup savoir, et être perspicace, souvenez-vous que c'est peu de chose près de ce que vous ignorez.

Après avoir écrit cela, comment Lamennais a-t-il pu se rebeller contre Rome?